

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 17. — 27 JUILLET 1878

BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



BEAUX-ARTS, SECTION FRANÇAISE. — UN JEUNE CITOYEN DE L'AN V.

Tableau de M. Goupil.

L'EXPOSITION HELVÉTIQUE

L'architecture de la façade caractéristique de la Suisse n'est pas heureuse. Par une crainte excessive de la banalité, l'architecte, M. Jäger, s'est jeté sur un autre écueil plus dangereux encore : il est parvenu à faire quelque chose qui ne ressemblerait à rien, sans les *Jacquemards* de l'horloge placée au-dessus de l'entrée et le clocheton qui surmonte le tout.

L'ensemble de cette construction prétend rappeler trop de choses. L'entrée en grand arc surbaissé, à pieds droits massifs, serait inspirée des anciennes portes de Berne. La maigre balustrade qui la surmonte, les toits, les voussures rappelleraient l'architecture de certaines vieilles habitations rurales dont il serait sans doute bien difficile de retrouver aujourd'hui un spécimen dans le plus renfoncé des beaux vallons de l'Helvétie. — Le clocheton, par exemple, était de rigueur.

Quelle que soit la fidélité archéologique de l'œuvre de M. Jäger, nous ne saurions admettre la nécessité de faire une chose si disgracieuse et si massive. « Un simple modèle de chalet, dit excellemment M. Ch. Blanc, eût mieux valu que ces lourdes murailles percées de larges fenêtres en arc bombé qui sont garnies de vitraux peints, dont la chaude et riche coloration jure avec le ton gris et froid étendu sur les trumeaux. »

Mais franchissons cette entrée, qu'elle nous plaise ou non, et voyons l'exposition, la seule chose importante, à la vérité.

Un rapprochement s'impose à nous tout d'abord, parce que nous venons de quitter le seul pays qui, en entrant en Suisse, pouvait nous le suggérer : la Russie, fort pauvre en écoles, nous offre une exposition pédagogique tout à fait splendide. « Hein ! si je voulais !... » a-t-elle l'air de dire. — Eh bien ! la Suisse, qui est certainement l'antipode de la Russie en ce point, n'a pas seulement l'air de s'en douter. Elle marche à la tête de l'Europe pour l'instruction primaire et n'expose pas même un modèle de ses écoles. Tout au plus nous offre-t-elle, outre les cahiers d'élèves et les autres documents pédagogiques obligés, des modèles de bancs d'école (Neuchâtel) qui n'ont rien de bien merveilleux. — Est-ce à dire qu'à son appréciation la chose n'en vaille pas la peine ? C'est possible, et nous ne serions pas étonné qu'elle eût raison.

L'exposition suisse comprend quatre salles, trois grandes et une petite. La petite contient d'heureux spécimens de l'industrie d'Interlaken : parquets, marqueterie, découpe, sculptures sur bois, ainsi que des faïences originales, aux

couleurs éclatantes et variées et qui, à s'en rapporter aux étiquettes, ont trouvé déjà bien des amateurs.

Viennent ensuite l'horlogerie et la bijouterie de Genève, Berne, Neuchâtel et Vaux, des outils propres à la fabrication de l'horlogerie et des spécimens des travaux des élèves des écoles spéciales de Saint-Imier, du Locle et de la Chaux-de-Fonds ; les boîtes à musique ; les étoffes de soie et de coton de Zurich ; et surtout la fameuse salle des broderies, dont le plafond, aussi bien que les murailles, est tendu de broderies. Ces broderies, appliquées sur fond bleu pour faire valoir le dessin, sont magnifiques, et avec celles que, dans les vitrines et les cinq pavillons élevés au centre de la salle, on a étalées avec une habileté savante, elles produisent le plus charmant effet. Aussi sont-elles visitées et admirées par une grande affluence de *connaissuses*, tout le long du jour.

N'oublions pas la mitrailleuse du colonel d'Albertini : cinq cents coups à la minute. Peste !...

Nous remarquons aussi de grands poêles en faïence, aux formes originales, propres au pays ; des coffres-forts imposants ; et, dans la section des arts libéraux, de nombreux spécimens géologiques et minéralogiques, une carte du Saint-Gothard et de son tunnel, un plan réduit de la nécropole genevoise projetée, dans les caveaux de laquelle les personnes inhumées doivent rester pourvues pendant plusieurs jours d'un appareil électrique à sonnerie, afin de prévenir les terribles effets des inhumations précipitées, beaucoup moins rares qu'on ne le croit généralement.

La Suisse expose dans la galerie spéciale aux machines une machine du système de celle qui est maintenant employée sur la ligne du lac de Zug, à partir de la station d'Ober Arth, au sommet du Righi (1,850^m au-dessus du niveau de la mer) ; cette machine a un tuyau à fumée horizontal, comme l'est également la chaudière, avec une inclinaison de 10 p. % qui la fait se pencher en avant sur niveau et en arrière sur la rampe en descendant ; au milieu sont des roues dentées pour engrener sur les rails à crémaillère de cette ligne dangereuse, dont l'inclinaison est de 20 p. % en moyenne sur une longueur de 2,500 mètres, avec une courbure de 180 mètres. Nous signalerons en outre plusieurs machines brodeuses, d'autres machines pour le moulinage de la soie ; des métiers à filer, à tisser, à moirer ; des métiers à rubans ; des turbines, appareils d'évaporation, fourneaux et calorifères immenses, pompes à vapeur, etc.

Les produits alimentaires exposés par la Suisse se bornent à peu près aux laitages, aux liqueurs aromatisées avec des plantes

alpestres et aux cigares. Quant à ce dernier « produit alimentaire », on sait qu'il ne brille pas par la qualité.

A. B.

Le palais tunisien qui figura à l'Exposition universelle de 1867, fut ensuite transporté et remonté pièce par pièce, par les soins de son architecte, M. Alfred Chapon, sur le plateau de Montsouris, situé exactement à l'extrémité sud de Paris, entre les portes de Gentilly et d'Arcueil. — C'est dans cet élégant palais qu'ont été réunis peu à peu les services de l'observatoire de Montsouris.

Autour, ou plutôt derrière, la ville acheta des terrains d'une étendue considérable, à cheval sur la ligne ferrée de Paris à Sceaux et à Orsay, pour y planter un parc destiné à devenir le rival de celui des Buttes-Chaumont au nord.

Le parc de Montsouris a été inauguré récemment. Dessiné en parc anglais, il est d'un effet charmant à l'œil ; une vaste pièce d'eau creusée en contre-bas de la ligne du chemin de fer ajoute beaucoup au pittoresque du décor, en attendant qu'elle rende des services plus sérieux. On reproche au parc de manquer de sentiers ombreux et d'avoir trop de grandes voies rappelant la *Route de Brindisi* de M. de Nittis. — Mais, patience ! si le parc de Montsouris était déjà si touffu, que serait-il donc dans vingt ans ?

A deux pas du parc de Montsouris a été construit l'immense réservoir des eaux de la Vanne, qui alimente une grande partie des quartiers de la rive gauche.

Tant d'objets d'attraction commencent enfin à donner du mouvement à ce quartier trop paisible et négligé, il semblerait, de parti pris, par les administrations de tous les temps, jusqu'à ce temps-ci.

IMPRESSIONS D'UN FLANEUR

A L'EXPOSITION

Il n'y a rien de tel que de flâner. C'est par des flâneurs, qu'on le veuille croire ou non, qu'ont été faites les découvertes les plus inattendues, et non par des savants laborieux, pénétrés de la grandeur de leur mission et connaissant leur affaire.

C'est ainsi qu'en flânant dans la galerie des beaux-arts j'ai découvert un certain nombre de toiles placées, peut-être à dessein, vers ces régions paisibles et mal éclairées où les araignées aiment à tisser les leurs, et risquant d'échapper aux regards même de mon très-perspicace, très-actif et très-conscientieux collaborateur Gamilly. — J'ajoute, et je m'en tiens-là, que ce ne sont pas les moins bonnes.

Ce n'est pas que j'aie la prétention d'avoir découvert le *Jeune Citoyen de l'an V* de Jules Goupil. Ce *Jeune Citoyen*, qui a valu sa première médaille à l'artiste qui l'expose, est assez bien placé pour que tout le monde le découvre sans peine, et il vous a été présenté, ou du moins an-

noncé: car c'est aujourd'hui seulement le jour de sa présentation officielle aux lecteurs de l'*Exposition de Paris*.

Mais, en consultant les notes dont mon carnet est tout noir, je vois que mes découvertes sont si nombreuses que jamais je ne parviendrai à en épuiser la liste.

*
**

Je me bornerai, pour aujourd'hui, à vous signaler la *Cueillette des olives dans le Bas-Languedoc*, d'Eugène Baudouin, accrochée à une hauteur vertigineuse au-dessus du *Marceau*, de l'*Interdit* et autres J.-P. Laurens qu'on vient voir exprès, résolu à ne rien voir d'autre: voisinage écrasant!

Les Laurens de ce mur-là examinés, lorgnés dans tous les sens, ruminés, digérés, on passe aux autres, et tant pis pour les voisins, surtout pour les voisins de l'étage supérieur!

Eh bien! tant pis aussi pour les indifférents de parti pris!

*
**

Eugène Baudouin est un méridional épris de son pays, comme tous les méridionaux. Tous les ans, il a soin de glisser dans ses envois au salon quelque paysage languedocien qu'anime une scène caractéristique attachante ou curieuse. Celle-ci est commentée par les vers suivants d'un poète méridional anssi, de Jean Aicard:

Puis, lorsque vers midi le soleil enfin perce
Le plafond nuageux qui s'ouvre et se disperse,
Un instant de soleil fait croire aux travailleurs
Qu'ils en sont revenus aux longs jours des chaleurs;
Et plus d'un mois propice aux joyeux bavardages,
La cueillette chanteuse anime les feuillages.

Il faut dire que la cueillette des olives dans le Bas-Languedoc est une besogne d'hiver, à laquelle on s'attelle en novembre.

Quant à la toile de M. Baudouin, c'est assurément une de ses meilleures, et une de celles de l'Exposition qui méritait le mieux qu'on parlât d'elle. — Il est aisé des'en rendre compte maintenant que j'ai donné son adresse.

*
**

L'Exposition n'est pas tellement inaccessible aux regards indiscrets que ceux-ci ne puissent happer çà et là une bonne tranche des merveilles qu'elle renferme, par-dessus ou à travers les grilles qui les défendent de pis.

Certaines portions de la grille entourant le parc du Trocadéro fournissent même un excellent poste d'observation, bien rarement désert, d'où l'on jouit d'un coup d'œil vraiment féérique.

En voici un bon bout, par exemple, d'où l'œil plonge jusqu'au fond dans l'un des coins les plus pittoresques du quartier

des *Mille et une Nuits*: à gauche, le palais du schah de Perse; en face de ce palais, le pavillon égyptien; plus près, du même côté, les pavillons de Norwège et de Suède; puis le pavillon tunisien avec son café et ses bazars, et la foule bariolée qui va et vient des uns aux autres; au fond, la haute silhouette des tours du palais du Trocadéro, avec une partie de la façade, le dôme et la *Renommée* de Mercié, planant dans l'air comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie.

Et, pour jouir de ce spectacle, inutile de faire l'acquisition ruineuse d'un ticket d'entrée, inutile de vous faire le complice du commissariat général dans son ardeur passionnée pour la prospérité des photographes, que vous n'aimez peut-être pas, et de prostituer votre image, que vous aimez peut-être trop.

*
**

On ne peut tout voir de cette manière, j'en conviens, Le pavillon algérien n'est pas à l'abri des regards indiscrets, tant s'en faut, mais il est entouré d'une quantité de petites constructions qui échappent aux tentatives les plus hardies: les pavillons et les tentes des marchands de nougat, de pâte de guimauve, d'*oued allah* et d'une foule d'autres produits de l'Algérie, des vanniers, des cordonniers, etc., et je crois aussi celui du café maure, sont dans ce cas.

Le pavillon du café maure est si petit qu'on pourrait l'installer dans un coin de son cabinet de travail. Il est charmant, avec ses éternelles arcades en fer à cheval dentelées et ornées dans le style le plus mauresque, mais pas commode du tout.

On y déguste, à des tables trop peu maures, assis sur des sièges outrageusement castillans, un café délicieux, pour ceux qui l'aiment ainsi, et que l'on a l'avantage de voir préparer devant soi.

Vous savez ce qu'il est, ce café. Si j'avais le courage de feuilleter la collection de ce journal, je vous prouverais en un instant qu'on a cherché déjà à vous l'apprendre, si vous ne le saviez pas.

Quant au récipient dans lequel est préparée cette bouillie odorante, en vérité, on croirait, de loin, voir le gobelet à manche des fontaines japonaises.

*
**

C'est derrière le café maure, en montant vers l'aile droite du palais, qu'on rencontre une jolie collection de petits industriels et de petits négociants en produits algériens naturels, surnaturels ou manufacturés!

Il y en a de toute sorte (des produits), comme il semble y avoir des marchands de toutes les nations. — Et c'est en ceci

surtout que le spectacle est bien algérien.

Au milieu de tous ces *mercanti* depuis longtemps perdus de vue, je ne puis me défendre contre les réminiscences du passé qui affluent. Enivré de parfums inconnus à ces contrées insipides, une douce langueur s'empare de mes sens, et je me surprends marmottant les premiers vers d'un de ces chants si poétiques et si doux éclos, sinon dans le sable du désert comme les œufs de tortue, du moins sous le brillant soleil d'Afrique:

— *Kadech*. — Combien ta poule?
— *Arbah soldî*. — Quat' sous.

Les accents des virtuoses marocains, quoique affaiblis par la distance, me tirent enfin de ce doux rêve, et je reprends ma flânerie interrompue.

*
**

Parmi les industriels rassemblés dans ces régions bénies, il ne faut pas oublier les cordonniers kabyles, établis sous une tente d'étoffe brune tissée dans le pays avec le poil des chèvres, comme les châles de Kashmyr.

Ils sont six, ces disciples de saint Crépin, du moins on l'affirme. Je ne les ai jamais vus ensemble; le plus souvent même je n'en vois qu'un, et il a autant l'air d'un Kabyle que vous et moi de deux papous.

L'important, c'est qu'il travaille, avec une ardeur modérée, à la confection de babouches jaunes ou rouges (je n'en ai jamais vu d'autre couleur, même à Paris), douces, molles et larges à donner envie de fourrer les pieds dedans.

Son costume est entièrement recouvert d'un long sarreau de cotonnade blanche, plus propre que nature. Mais le métier est moins sale, à beaucoup près, que dans les pays où la civilisation est plus raffinée.

J'ai eu beau fureter autour de mon cordonnier kabyle, je crois en vérité que l'usage du *baquet de science* lui est tout à fait inconnu!

X. RAMBLER.

La direction des égoûts a organisé un service exceptionnel de visites pendant l'Exposition. Quatre visites auront lieu le mercredi de chaque semaine: la première à une heure, départ de la place du Châtelet; la 2^e à 1 h. 15, de la place de la Madeleine; la 3^e à 2 h. 15, de la place du Châtelet; la 4^e à 2 h. 30, de la place de la Madeleine. Chaque descente comprendra 80 personnes, soit 320 en tout. — On obtient des cartes en s'adressant à M. l'inspecteur des égoûts, 4, avenue Victoria.





LE PARIS DE L'EXPOSITION. — LE PARC DE MONTSOURIS.

Ayuntamiento de Madrid



LA RUE DES NATIONS. — FAÇADE SUISSE.

LA PORCELAINE

LA MANUFACTURE DE SÈVRES ET LES FABRIQUES PARTICULIÈRES



Quand on examine avec attention les produits encore magnifiques de la manufacture de Sèvres, on est médiocrement satisfait. Depuis trop longtemps la manufacture subventionnée par l'État de plus de deux cent mille francs ne semble se complaire qu'à suivre les tentatives plus ou moins heureuses des fabricants de porcelaine et de faïence.

Rien de nouveau comme porcelaine blanche, aucun style particulier dans ses décors. La seule chose peut-être où la manufacture est supérieure, c'est dans la vaisselle plate. On n'a pas daigné en exposer.

A leur tour, les fabricants du Limousin, du Nivernais, etc., font-ils de grands efforts pour essayer de combattre l'invasion toujours croissante de la faïence de tous les pays, invasion qui menace de diminuer de plus en plus l'écoulement des produits d'une industrie bien française, et qui jadis occupait le premier rang ?

Puisque la mode est acquise aux poteries, aux faïences artistiques, essayons donc de lutter contre cet engouement très-justifié en rendant à notre porcelaine les formes élégantes, les lignes si pures des modèles d'autrefois.

Reprenons ces gros bleus cobalt, ces fonds turquoises, ces céladons, ces dorures gracieuses, ces brunis à l'effet si élégants. Ne faisons plus ces dessins empruntés à tous les styles, les imitations de papiers peints, refaisons ces délicieux modèles, ces ravissants décors créés, rêvés jadis pour satisfaire les caprices d'une Dubarry. Les folles enchères qui se produisent dans les ventes d'amateurs prouvent que le goût de ces jolies choses est resté vivace, en dépit de la mode des poteries.

Parmi les fabricants, il en est qui sont désireux de bien faire et qui donnent à Sèvres un exemple à suivre en exposant de magnifiques porcelaines blanches. En voyant ces produits de choix des Pouyat, des P. Burguin, des Pépin-Lehalleur, des Gibus et, dans un tout autre genre, ces exquis bouquets de fleurs de M^{me} Pinot, on sent que l'avenir de la porcelaine n'est pas aussi compromis qu'on serait tenté de le croire après certains rapports erronés qui évaluent à deux millions seulement une fabrication qui en réalité se chiffre par 14 ou 15 millions.

Le Musée céramique de Limoges, fondé par M. R. Dubouché, est là pour marquer que la porcelaine n'a pas dégénéré.

Où il y a un appauvrissement du goût, c'est dans la section des peintures; sauf l'ouvrier persévérant qui continue à fabriquer et à décorer ce qu'on appelle le vieux Sèvres, rien ne mérite de fixer les regards. On comprend facilement qu'on soit peu empressé de faire place sur une étagère aux bizarres et disgracieuses créations de certains exposants.

Autrefois un Jacob prenait pour modèle Carpeaux, comme aujourd'hui M. Haviland prend pour collaborateur M. Braquemond.

Notre savoir-faire de jadis semble avoir émigré à l'étranger; — tout d'abord, c'est le sentiment qu'on éprouve en examinant les porcelaines exotiques.

Certes, notre orgueil national aurait bien à souffrir si nous étions forcés de constater l'absolu succès de nos concurrents.

Mais nous pouvons affirmer de la manière la plus positive que les objets les mieux réussis ont été décorés par nos peintres dans des ateliers où on travaille à façon, que ces porcelaines peintes à Paris ont été expédiées au dehors, puis sont revenues avec la marque des fabricants étrangers et figurent, par exemple, comme produits autrichiens, suédois, etc., à l'Exposition du Champ-de-Mars.

Nous pensons qu'il n'est pas inutile de donner ces renseignements; cette supercherie dévoilée devra mettre le public en garde contre un enthousiasme trop exagéré pour l'habileté des ouvriers des autres nations. Certaines œuvres des Minton et de la fabrique de Worcester, dans l'exposition anglaise, n'ont-elles pas été créées par des artistes et ouvriers français établis à Londres? Une chose que nous croyons également bonne à signaler, c'est la fâcheuse organisation des porcelaines.]

Pourquoi ne pas avoir fait des catégories bien différentes entre le producteur et le marchand?

Le peintre qui dans son atelier cherche à colorier avec goût une pièce blanche, à lui donner le style qu'il désire, fait œuvre de créateur.

Le fabricant qui invente plusieurs modèles — dont un seul peut-être le paiera de sa peine et aura l'assentiment de l'acheteur — fait aussi œuvre de créateur.

Eh bien! ces chercheurs, ces artistes se voient assimilés au simple producteur marchand, à celui dont le seul talent est d'avoir l'habileté de bien choisir les marchandises fabriquées ailleurs et achetées par lui. Ne serait-il pas juste de désigner d'une façon particulière les exposants comme MM. Peullier, Étienne, etc., etc., qui ne fabriquent pas, n'ont point, par conséquent, à courir la malechance des

producteurs, en un mot, ne sont que des commissionnaires en marchandises qui bénéficient du travail du manufacturier et du décorateur?

Cette classification serait équitable pour bien décerner, et avec justice, les récompenses. On sent combien est frustré dans ses espérances et son labeur celui qui trop souvent compromet sa fortune pour porter haut la renommée de la partie qu'il a choisie, — quand une distinction honorifique est accordée, sous ses yeux, au simple trafiquant.

Le fabricant, grand ou petit, joint au juste désir de gagner de l'argent un sentiment artistique noble et élevé; le marchand se contente de butiner dans la ruche industrielle des autres.

F. S.

LES BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE¹

(Suite)

LA SUÈDE

Lorsqu'on pénètre chez les artistes suédois, en quittant ceux de l'Italie, on est d'abord arrêté par une excellente toile de M. Nils Forsberg, intitulée *le Grand-Père et les Mauvaises Nouvelles de 1870-71*. Ce grand-père est un vieil invalide à qui sa petite fille lit le *Petit Journal*; l'intérieur est des plus modestes, comme on pense: le reste se devine. L'attitude, l'expression des traits de ces deux humbles personnages sont saisissants, surtout pour quiconque a, comme nous, de bonnes raisons pour se rappeler semblables scènes; la tonalité générale est fort heureusement trouvée. En somme, c'est un des bons tableaux de l'Exposition, bien que le catalogue officiel ne juge pas à propos de l'indiquer. Ajoutons qu'il fut très-remarqué au Salon de 1876 — excepté du jury des récompenses, qui ne lui accorda pas seulement une mention, bien qu'il valût infiniment mieux que la plupart des ouvrages récompensés. Espérons que le jury de l'Exposition universelle réparera cette injustice. — Plus loin nous retrouvons les *Saltimbanques*, du même artiste, bonne toile aussi, d'une exécution irréprochable, mais à laquelle nous préférons le *Grand-Père*.

Le *Corps de Charles XII* porté par ses officiers à travers la frontière norvégienne, par M. le baron Gustave de Cederström, est aussi justement admiré. Les officiers de Charles XII, parmi lesquels il s'en trouverait peut-être au moins un qui pourrait dire par qui et comment il fut tué, tête

1. Voir les nos 10 à 16.

nue, portent sur leurs épaules le brancard où repose le royal cadavre; plusieurs sont blessés et la neige se teint çà et là de leur sang; l'armée suédoise apparaît dans le lointain étagée sur le flanc de la montagne. Un vieux chasseur se découvre avec respect devant le funèbre cortège. Toile excellente, d'une exécution magistrale et composée avec une grande sincérité et une rare simplicité de moyens.

Nous citerons encore la *Marguerite* de M. Hellqvist; *Un Coup rude*, chasseur d'ours du Vermland ramené chez lui sur une civière, grièvement blessé, suivi toutefois de son terrible gibier pendu la tête en bas, et la *Veille de la Saint-Jean dans un district minier*, de M. Nordenberg; l'*Attente*, femme de pêcheur montée sur un pilotis et considérant l'horizon lointain de la mer, de M. Auguste Hagborg; le *Marché aux fleurs* de M. le comte de Rosen; une magnifique *Bineuse de betteraves* picarde, au repos, de M. Hugo Salmson; une pauvre *Chevrière*, mangeant sa soupe à l'étable, de M^{lle} Nordgren; quelques autres scènes de genre de M. Kull, M^{me} Zetterström, M^{me} la baronne Sparre, M^{lle} Sophie de Ribbing, auteur des beaux portraits réunis de M^{me} Goldschmidt (Jenny Lind) et sa fille; les natures mortes de M. A. Jernberg; quelques autres bons portraits de M^{lle} de Post, MM. Helander, Josephson, M^{lle} Sundberg, etc.

Mais les paysages et les marines constituent, malgré la valeur des toiles que nous avons citées, la partie la plus remarquable de l'exposition suédoise. Cela tient au pays, sans doute, mais on a déjà vu que cette considération était sans force sur l'esprit d'artistes dont les pays ne sont pas moins fertiles en beaux modèles et en sites merveilleux. Ici la peinture a un caractère éminemment national: les Pays-Bas, la France, un peu l'Italie inspirent quelquefois l'artiste voyageur, moins souvent pourtant que sa patrie. Il s'ensuit, pour le paysage, que deux genres qui se touchent dans la nomenclature artistique, le paysage et la marine, se mêlent en s'enrichissant l'un l'autre.

C'est pourtant un Suédois de Paris, M. Alfred Wahlberg, qui marche en tête de l'École, et plusieurs des toiles qu'il expose sont connues du public parisien, notamment son *Effet de lune dans le port de Waxholm*, qui lui a valu la croix de la Légion d'honneur; le *Mois de mai à Beau-lieu, près de Nice*, une *Mare sous bois* et une *Nuit d'août à Winga*. Citons encore divers paysages de MM. de Gegerfelt, Lindström, Sandberg, Pauli, O. Jernberg, Tørna, E. Bergh, Skanberg, etc.

La sculpture suédoise est représentée par un petit nombre d'œuvres, au milieu desquelles nous remarquons toutefois le

Sculpteur de M. O. Berg, *Un Viking prisonnier* de M. Borjesson et un très-joli buste de femme de M. Fallstedt.

LA NORVÈGE

Ce sont aussi les paysages et les marines qui dominent, et à bon droit, dans l'exposition norvégienne. Les sites sauvages et grandioses de la Norvège, les phénomènes naturels qui s'y produisent et dont on n'a nulle idée dans notre pays, à moins d'en avoir été témoin, prêtent d'ailleurs énormément à l'inspiration. C'est ainsi que M. Normann nous donne à côté de son *Fjord norvégien*, d'un si puissant relief, dans *Minuit à Lofoden*, un splendide effet de soleil qu'il ne pouvait guère trouver que là à cette heure, ou un peu plus près du cap Nord. M. Baade nous offre, de son côté, un effet de soleil de minuit à l'*Ile d'Hestmand*, qui est splendide, et un effet de lune, dans une *Nuit orageuse sur la côte de Norvège*, qui n'est pas moins remarquable. Citons encore une *Partie du fjord de Christiania* de M. Nicolaysen; un *Paysage de la Norvège méridionale*, plage d'une aridité lamentable, de M. Ulfsten; le *Naufrage* et la *Matinée d'automne*, de M. Sinding; une *Vue de la côte méridionale de Norvège*, effet de neige et de brouillard, de M. Smith-Hald; les *Paysages d'hiver et d'automne* de M. L. Munthe; la *Vue de la mer à Lysekil*, pendant une tempête, de M. N.-B. Møller; et, dans une autre gamme, le *Paysage d'automne* de M. Borgen; l'*Hiver* de M. Skramstad; le *Paysage de Vos*, de M. Vigdahl; les *Forêts de sapins* de MM. Müller; le *Printemps au bord de l'Oise* et le *Soir d'automne* (entrée de ferme) de M. Grimelund; le *Paysage écossais* de M. Gude; d'autres encore de MM. Jacobsen, Disen, Askevold, Løwas, Thaulow, etc.

N'oublions pas la ronde fantastique des cavaliers défunts se rendant à la demeure des Ases, à la Valhalla, condamnés qu'ils sont à galoper dans les airs jusqu'à la fin du monde, d'après une vieille légende qui nous paraît heureusement traduite par M. Arbo, l'*Asgaardreid*. Et citons encore quelques scènes historiques ou à peu près: la *Mort de Dyveké*, l'infortunée maîtresse de Christian II de Danemark, de M. Wergeland, et les *Vikings en mer*, de M. Bennetter; quelques scènes de genre: la *Fille du patron*, à qui l'ouvrier, ayant laissé le patron à l'atelier, qu'on aperçoit dans le fond, est venu faire la cour, par M^{me} Dietrichsen; les moines au réfectoire ou en train de médire du prochain, de M. Lerche; le *Convoi funèbre*, de M. Peters; *Troptard!* de M. Dahl, petite toile qui a beaucoup de succès: un jeune paysan et une jeune paysanne sont en-

trés dans une barque où ils ont déjà déposé le foin qu'ils viennent de couper, et ils poussent au large au moment où un autre faneur, debout sur une grosse pierre et l'air fort penaud, allait prendre place auprès d'eux; les espiègles rient à se tortiller, moins peut-être du bon tour qu'ils viennent de jouer au camarade que de contentement de se trouver isolés, et le visiteur de rire avec eux. Avec cela, les natures mortes de M. Boe, un excellent *Portrait* de vieille femme de M. Rusten et un autre *Portrait* de M^{lle} Aarestrup, nous aurons oublié bien peu des toiles remarquables composant la belle exposition norvégienne.

La sculpture est représentée par quelques pièces peu importantes, et l'architecture par les *Plans et Dessins des constructions de la section de Norvège*, de M. Thrap-Meyer.

H. GAMILLY.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition universelle de 1867 eut lieu en pleine prospérité impériale: c'est là une assertion qui ne sera contredite par personne. Il nous paraît superflu de rappeler dans quelles conditions détestables est née, a germé et fini par porter fleurs l'idée de l'Exposition de 1878, qui marque — à peine, peut-on le dire — l'aurore de l'ère républicaine franchement ouverte. Eh bien! voyons laquelle des deux, dans des conditions si différentes, accuse une prospérité plus grande. Nous avons déjà rapproché les chiffres des entrées; rapprochons maintenant celui des recettes; c'est là un terrain sûr, qui ne peut donner lieu à la moindre contestation:

Si l'on compare donc la moyenne des recettes des deux premiers mois de l'Exposition de 1878 avec la moyenne des recettes des trois premiers mois de 1867 (pour faire à celle-ci la part belle) on trouve une plus-value de 18,000 francs (par jour, bien entendu) en faveur de l'Exposition de 1878.

Voici les chiffres:

Pendant les trois premiers mois de l'Exposition de 1867, la moyenne des recettes a été de 36,000 francs.

Pendant les deux premiers mois de l'Exposition de 1878, cette moyenne s'élève à 54,000 fr. en chiffres ronds.

La société française des *Amis de la paix* tiendra au palais du Trocadéro, les 19, 20 et 21 septembre, un congrès international dans lequel seront traitées les questions qui se rapportent aux moyens pratiques d'assurer la paix et de faire prévaloir le principe de l'arbitrage sur les conflits armés, dans les relations internationales. Les associations pacifiques de l'étranger qui ont adhéré à ce congrès ont désigné des membres éminents de leurs Parlements respectifs pour les y représenter.

INIGO SMALL.

Le gérant: A. BITARD.

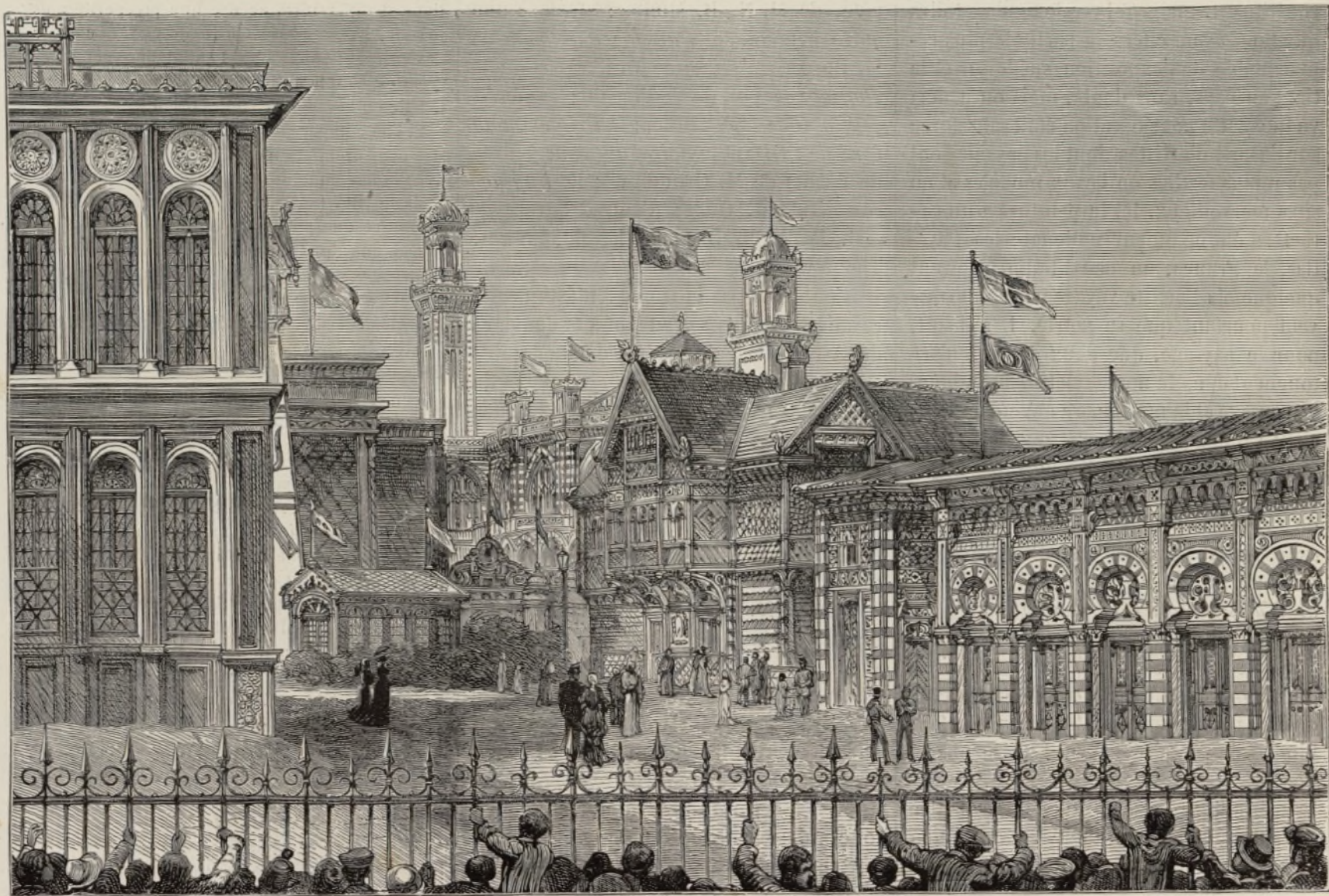
Sceaux. — Imp. CHARAIRE et FILS.



LES FONTAINES JAPONAISES DE LA RUE DES NATIONS.



LE CORDONNIER ALGÉRIEN, AU TROCADÉRO.



CURIEUX REGARDANT LES CONSTRUCTIONS DU TROCADÉRO A TRAVERS LES GRILLES.



BEAUX-ARTS. — SECTION ANGLAISE

QUI VA LA?

Tableau de M. H. Woods.